

Lettre à Carolina

Lutte pour l'Histoire, lutte pour la Révolution

CLT, Numéro 74, juin 2001

Il y a mille et une manières de lutter pour la Révolution. L'une est de travailler pour approcher le plus possible de la vérité historique, ce qu'on peut appeler, non pas un combat pour une histoire révolutionnaire, mais un combat révolutionnaire pour l'Histoire.

Comme toutes les luttes révolutionnaires, il passe par un travail obscur et souvent fastidieux, la collecte des documents, parfois très longue, parfois vaine, leur reconstitution, leur lecture pas toujours facile, parfois leur traduction, leur compréhension, leur datation, leur commentaire.

Ci-dessus, c'est une énumération de mots, mais dans la vie, ce sont de longues heures de travail, souvent de nuit, dans une lutte contre le sommeil et le conservatisme de la pensée. Le travail épuisant, mais qui apporte de si belles récompenses ! La plus belle : trouver une clé, une arme imparable pour dénoncer un mensonge, démentir une calomnie, restaurer le vrai visage d'une militante ou d'un militant. Cette recherche m'a donné des joies immenses.

Je commence par Khristian Rakovsky, l'ami de Trotsky, son plus fidèle camarade de combat. Ce vaillant semblait avoir craqué quand, en 1934, après sept ans de détention dans des conditions matérielles épouvantables, il a « capitulé », bien qu'en des termes moins déshonorants qu'on ne l'a dit. A son procès en 1938, il avait « avoué » ce que le procureur voulait qu'il avoue, mais aussi biaisé, rusé, parlé de sa vie de révolutionnaire, cherchant échapper à l'étreinte mortelle de l'araignée bureaucratique. Trotsky d'abord ne l'avait pas cru. Mais, à Moscou, il parut à son propre procès, « avoua » mais ne fut pas condamné à mort. Puis il se tut. Trotsky avait des doutes, plus que des doutes. Comment le dire à tous quand chaque jour des milliers avouaient, s'accusaient, demandaient pardon à Staline ? Plusieurs camarades de México m'ont raconté que, lorsqu'il se croyait seul, dans son jardin de Coyoacan, Trotsky parlait à voix haute à son vieux camarade Khristian Georgévitch, son ami, le « dernier » de l'époque des héros révolutionnaires qu'ils avaient été dans leur vie : il lui disait qu'il était certain qu'il n'avait pas pu trahir, qu'il continuait à l'aimer mais qu'hélas le seul moyen de le défendre était de faire connaître son passé de révolutionnaire, un passé qui s'arrêtait en 1934. Même les camarades trotskystes qui se lançaient dans l'histoire, devenaient timides en mentionnant Rakovsky, en parlaient avec des précautions, le rapetissaient par prudence, craignaient de devoir en avoir honte.

Comme tous les gens qui ont usé leurs yeux sur de vieux papiers d'archives, tourné mille fois les mêmes questions dans leur tête, j'avais des éléments : les ratures de Trotsky sur la biographie de son ami qu'il n'avait finalement pas éditée, ce qu'il avait écrit spontanément, puis rayé par précaution et souci pour son ami, des noms de camarades qu'il avait connus en exil et qui avaient été fusillés. C'était un fatras dont je ne pus pendant longtemps rien faire ; un alignement de noms de personnes et de lieux.

Mais tout a changé brusquement avec la rencontre, en Allemagne, d'une jeune femme de 90 ans, la compagne autrefois d'un secrétaire de Trotsky, militante de l'opposition de Gauche, Genia Gershonskaia. Elle a, par sa mémoire et son amour pour ces morts qui étaient des êtres chers, ordonné mes connaissances, les a remises à leur place, en a fait un tout cohérent et articulé. J'ai aussi eu de longs entretiens avec I. la Vratchev, angoissé jusqu'au dernier jour par sa « capitulation » de 1927, après s'être fait prendre dans la nasse de Radek et de ses appâts cuisinés par le GPU. Le sentiment de culpabilité dont il souffrait n'occultait pas son irrévérence, ses accès d'autorité, sa mémoire.

De sa déportation à sa capitulation, soit de 1927 à 1934, Rakovsky a réussi à conserver des rapports avec le centre de déportés de Biisk qui, par l'intermédiaire du « *centre* » de Moscou, lui-même informé de l'étranger par Léon Sedov, le fils de Trotsky, lui faisait parvenir nouvelles et commentaires et à qui il répondait. Gershonskaia lui avait personnellement apporté du courrier de Biisk à Barnaoul...A la tête de ce réseau, un jeune communiste ukrainien, Lipa Wolfson, qui n'a jamais abandonné Rakovsky, a au contraire réussi pendant des années à se jouer de la police et, dans tous les lieux de déportation successifs de Rako, a fini par surgir pour renouer le lien historique dans la pratique militante.

Les affirmations de Trotsky sur l'isolement absolu de Rakovsky ne doivent plus désormais être interprétées que comme une précaution nécessaire, car il connaissait la vérité. Mais, à la fin de 1933, ce que les flics staliniens appellent « *le réseau Rakovsky-Wolfson* », la direction en URSS des bolcheviks-léninistes, a été décapitée.

Tous les documents que j'ai pu réunir et consulter depuis cette découverte coïncident, bien qu'il n'existe pas de preuve formelle. Je pense quant à moi que Rakovsky a cru possible de négocier et de chercher un accord avec le GPU : il a promis une « *déclaration* » de soutien au régime stalinien menacé par les nazis de Hitler, en échange de la promesse qu'on ne tuerait ni Wolfson ni ses jeunes camarades. Lui-même pensait probablement, sur la base de son passé, de son expérience, de ses relations, être capable de reconstruire un pôle d'opposition pacifique et légal en URSS.

Dans un premier temps, la bureaucratie a tenu ses promesses. Wolfson et ses amis ont été condamnés à des peines de prison ridiculement basses alors qu'ils étaient inculpés de haute trahison : trois ans fut la peine la plus lourde, celle qui fut infligée à Wolfson. Rako crut sans doute que l'accord tenait.

En 1937, lors de son arrestation et pendant les longues séances de torture qu'il subit, il a respecté les bases de l'accord antérieur et n'a pas non plus été condamné à mort. Il disparut dans les prisons, où commençait sans doute la période la plus dure de sa vie militante. J'ai pu la connaître par les documents d'archives du GPU que sa famille, son petit neveu, le colonel Khristian Rakovsky, m'a remis pour me permettre d'écrire mon livre sur Rakovsky.

C'est en prison que Rakovsky a appris que Staline avait fait fusiller, début 27, Lipa Wolfson et ses jeunes camarades, et compris que lui-même avait joué le rôle du naïf, en un mot, qu'il avait été dupé. Il demanda à rencontrer le représentant du GPU et tint à lui dire qu'il le prenait pour le chef d'une bande de tueurs et que le devoir de tout militant et de tout homme honorable était de dire qui étaient les tueurs au service de Staline et de les dénoncer. « *Vous me tuerez, je le sais* », précisa-t-il.

Ils le tuèrent car ils en avaient peur. Ils le tuèrent parce que la guerre qui montrait la criminelle impréparation de la Russie sous Staline pouvait éveiller le souvenir des héros de la Guerre civile dont il était. Staline le fit fusiller sans jugement avec environ 150 autres vieux-bolcheviks, ordonna que son cadavre coupé en morceaux soit jeté aux loups dans la forêt près d'Orel. Son petit-neveu lui a fait construire un sobre cénotaphe sur lequel figurent ses dernières paroles contre la bureaucratie et le GPU. Quand j'ai pris la parole et me suis adressé à plusieurs centaines de personnes, dont nombre de jeunes, à l'Université de Kharkov en 1992, j'étais bouleversé de répondre, à cet endroit et à ce moment, à l'angoisse de Trotsky interrogeant son ami à voix haute dans le jardin de Coyoacán. Grâce à mes recherches, Rakovsky répondait « *Présent* ».

J'ai fait d'autres travaux sur les trotskystes que personne n'a contestés mais dont personne ne parle (surtout pas dans les journaux et revues qui se réclament du trotskysme en France). Ainsi Ivan Nikitich Smirnov, un ouvrier ami de Trotsky que Lénine avait surnommé « *la conscience du parti* » et sa jeune compagne Aleksandra Safonova ont fondé, après avoir capitulé, un groupe de « *trotskystes ex-capitulards* » comme disait Léon Sedov, qui anima à la fin de 1932 un « *Bloc des Oppositions* » que l'on retrouve en filigrane comme dans un palimpseste, dans le compte rendu du premier Procès de Moscou.

C'est la fille d'I.N. Smirnov, la jeune Olga Ivanovna Smirnova, fusillée en 1937, qui avait été l'agent de la liaison entre Rakovsky et Smirnov. Quelques-uns des « *trotskyistes ex-capitulards* » seront plus tard, comme A.A. Konstantinov, dit Kostia, ou le tout jeune David Maidenberg, arrêté en 1925, exécuté en 1937, ont été des leaders de la deuxième génération.

Pour nous, le groupe des hommes remarquables qui ont été des animateurs de la résistance dans les camps de Staline n'est plus un espace interdit. Nous savons à peu près tout des deux grandes grèves et de la fin des trotskystes en URSS en 37-38 sur la triple question de la Guerre d'Espagne, des Procès de Moscou et de leurs droits de « *politiques* » : aux noms déjà connus de G.I. Iakovine, Fedor N. Dingelstedt et Sokrat Gevorkian, il faut ajouter celui de Samouil Krol, grand dirigeant syndical et animateur des grévistes de Magadan.

L'ouverture de certains dossiers d'archives permet aussi aujourd'hui de répondre à la question « *Qui étaient les trotskystes* » ? Bourgeois et staliniens ont toujours répondu en chœur, dans le meilleur des cas, qu'il s'agissait d'intellectuels, coupeurs de cheveux en quatre, totalement étrangers aux préoccupations de la classe ouvrière russe et indignes du moindre intérêt de la part de la jeunesse du monde. Nous avons pu, à travers les éléments donnés par la presse et ceux des dossiers du GPU et du parti lors des exclusions, établir que l'écrasante majorité des oppositionnels de la fin des années 29 étaient de jeunes travailleurs, entre 20 et 30 ans, qu'encadraient quelques-uns des plus jeunes héros de la Guerre civile.

En d'autres termes, ils étaient « *la génération d'Octobre* » et nous savons qu'il fallut deux mois pour exécuter à la mitrailleuse, par groupes quotidiens d'une cinquantaine, dans une clairière proche de la briqueterie de Vorkouta, tous ceux qui avaient survécu dans ce camp où on les avait « *regroupés* » à dessein. J'ai fait sur leur « *composition* » par âge et profession une communication au congrès de Montréal sur l'histoire de l'Europe orientale.

J'ai commencé cette lettre en parlant de mes découvertes personnelles, mais je ne peux pas m'en tenir là : des dizaines de chercheurs et d'abord des Russes ont trouvé dans les archives un matériel jusque-là inutilisé, voire totalement dissimulé, sauf pour le KGB qui l'a exploité comme une mine de renseignements pendant des années.

Par ailleurs, sur l'histoire de l'Union soviétique proprement dite, nous avons à apporter, nous les historiens trotskystes, plus de compléments tirés des archives ouvertes ou de travaux récents que des pistes nouvelles. Un soviétique, l'ami Aleksandr Pochtchékoldine, mort depuis, probablement assassiné, a étudié la mainmise de Staline sur la bureaucratie éparsée, son unification puis les privilèges qui ont permis de la tenir étroitement et d'en faire un outil à tout faire.

Sur l'année du *Cours nouveau*, la fin de 1923 et le début de 1924, nous avons tous les documents qui manquaient mais dont nous connaissions déjà en gros le contenu, notamment tous les textes de Trotsky et les réponses qui lui furent faites, y compris une intervention à un Comité central d'où l'on croyait qu'il avait été absent.

Par ailleurs tout le monde savait que les résultats des votes dans le parti avaient été outrageusement falsifiés. Nous avons appris par le fils d'Antonov-Ovseenko, historien de valeur, que son père, responsable politique de l'Armée, N.I. Mouralov, commandant de la garnison de Moscou, et le tchékiste Kote Tsintsadze, avaient proposé à Trotsky de marcher sur le Comité central, d'arrêter Staline et de confier à des militants irréprochables l'organisation d'un nouveau vote. Trotsky avait refusé de devoir son pouvoir à un coup d'état de l'Armée rouge et non à une volonté clairement exprimée de la base, sans pression ni peur.

Le grand historien Viktor Petrovitch Danilov à qui le Kremlin de Gorbatchev retira son passeport pour avoir fait l'éloge de Trotsky et de mon livre sur lui dans la revue Echo, a enfin vu publier une importante partie de ses travaux sur la collectivisation restés jusqu'à présent inédits.

Je ne citerai aucun travail sur la Grande Purge, bien que certains soient remarquables. Mais c'est là-dessus que se sont le plus exprimés les chercheurs. La découverte la plus amère est que Staline a personnellement choisi des femmes qui avaient joué un rôle dans le combat de l'Opposition pour les condamner non à la prison ou au camp mais à l'usage sexuel des prisonniers des camps : « *puisqu'elles aiment les trotskystes* », aurait-il commenté.

Et je ne peux pas ne pas mentionner que le prétendu « *mystère* » qui entourait la mort d'Andrés Nin, secrétaire du POUM, a été définitivement éclairé, confirmant toutes nos hypothèses, par le travail des cinéastes catalans du film *Operacion Nikolai*.

Jean-Jacques Marie, a non seulement confirmé en ce qui concerne la Pologne, ce qu'avaient indiqué discrètement quelques chercheurs russes, au sujet de la liquidation de tous les membres du PC polonais et de la datation de cette campagne d'extermination. Mais il nous a appris aussi et surtout l'existence dans ce parti d'une opposition décidée à défendre son honneur et poursuivre l'activité communiste du parti, rejoignant ainsi l'Opposition de gauche, et qui connut, le même sort, avec l'assassinat par le GPU du dirigeant de ce combat, l'ancien membre du Comité central L.V. Lipski, de ses frères Anton et Ludwig Lipski et de ses camarades Jerzy Szczot et Zelm Konstanty.

La recherche a permis aussi de démasquer quelques « *agents* » : à commencer par ceux qui avaient infiltré le SWP.

Orlov a finalement laissé dans ses archives la preuve que « *le journaliste français* » Georges Soria était, comme je l'en ai accusé publiquement à plusieurs reprises, un agent du GPU particulièrement chargé de la peau des trotskystes.

Pour les autres personnages accusés d'avoir joué un rôle important dans telle ou telle opération du GPU, rappelons que Margarita Nelken, de la direction du PCE, était de ceux-là, aux ordres des envoyés de Moscou à Madrid dont le cynique Ernö Gerö.

C'est en Pologne que j'ai appris que l'agent du GPU en Espagne qui infiltra le POUM et qu'on prenait pour un Russe du nom de Lev Narvitch était en réalité un Polonais du nom de Léon Narwicz.

Sur la politique de la Comintern, je dois parler aussi des travaux de camarades qui me sont proches. D'abord, Aleksandr (Sacha) Pantsov est le premier à avoir vu les archives sur la révolution chinoise et en a sorti un livre lourd de preuves, d'exemples, d'hommages aux « *bolcheviks chinois* », très brillant dans les nuances qu'il apporte, sans pour autant, il s'en faut, remettre en question l'interprétation de Trotsky.

Bernhard Bayerlein, lui, va publier incessamment à Berlin un ouvrage dans lequel il a rassemblé tous les documents concernant l'année 1923 et la Révolution allemande : une somme qui va bien gêner tous les partisans de la disparition de la révolution de l'horizon de l'humanité, dans le passé, comme dans le présent et l'avenir. J'avais pu utiliser ces documents pour mon livre sur l'histoire de la Comintern.

C'est aussi Bayerlein qui est en train d'annoter un ouvrage que j'ai eu le plaisir de consulter en manuscrit dans sa traduction allemande, sans pouvoir le mentionner, les mémoires de Georgi Dimitrov, le « *chef* » de l'Internationale qui livrait ses officiers et ses hommes aux bourreaux de Staline et en tenait un compte soigneux.

Je ne crois pas pouvoir, dans le cadre de cet article, pénétrer dans la masse d'informations que les archives de la Comintern à Moscou empilent sur celles qui se trouvent à Harvard dans les Papiers de Trotsky. On peut enfin traiter complètement, pour la première fois, la question de la résistance des militants du KPD à la capitulation sans combat de leur parti devant les bandes hitlériennes, puis leur sacrifice.

Cette histoire à elle seule donne la trame de la défaite des révolutionnaires devant Staline/Hitler que les années suivantes confirmeront. Il y aurait un livre entier à faire sur le fameux « *complot de la Comintern* » qui coûta la vie en 1938 à tant de communistes, réfugiés ou rappelés à Moscou pour y être abattus.

Il en faudrait aussi un autre sur les îlots de résistance au sein même de l'appareil, non seulement du GPU, mais de responsables étrangers, « *le groupe Neumann-Lenski* » disaient les Inquisiteurs en 1932. Nous ne traiterons pas Heinz Neumann avec le mépris que lui manifestent les séides de Staline ou les écrivassiers qui l'approuvaient ou l'approuvent.

Avec ces dernières affaires, nous avons acquis une vue très neuve et bien différente de la personnalité de Béla Kun, et, en sens inverse, un revêtement moins héroïque de Luiz Carlos Prestes dans les vaillants soulèvements armés brésiliens, infestés par la police politique brésilienne autant que par le GPU, et l'impitoyable massacre de tous les envoyés de Moscou, à qui étaient réservés les traitements les plus ignobles et les plus humiliants.

Sur la Chine, il faut souhaiter que Pantsov poursuive son travail au moins jusqu'à la fin de la Deuxième Guerre Mondiale où sonna le glas du trotskysme en Chine.

Une histoire sérieuse du PC Tchécoslovaque pourrait se construire autour de personnalités que nous connaissons bien aujourd'hui par ces archives où les luttes fractionnelles avaient fini par détruire presque entièrement un énorme capital politique et moral humain dont l'incarnation la plus éblouissante est évidemment l'historien-écrivain-journaliste surréaliste et communiste Zavis Kalandra pendu sur ordre de Staline en 1948.

Certaines questions n'ont pas encore reçu la réponse attendue. Qui a tué Julio Antonio Mella, héros romantique du trotskysme cubain ? Les staliniens comme le pensent certains trotskystes, les machadistes comme le jurent les staliniens et les Auténticos, ou encore, pour de bon les machadistes ? A-t-il été exclu des rangs communistes après sa première rencontre avec Vittorio Vidali ? Ou y est-il resté ?

Les histoires des *andartes* grecs sont restées largement des épisodes de l'histoire militaire alors qu'il s'agit d'une histoire très politique, celle d'une guerre civile. On suppose seulement que Dimitros Sakarellos était un homme du GPU, assassin d'un trotskyste dans les années 20, chargé pendant la guerre de dresser, de duper les leaders des communistes grecs et qui s'est tué accidentellement à son arrivée.

Les probabilités d'appartenance au GPU sont écrasantes contre Tina Modotti elle-même contre laquelle il y a bien des accusations mais pas de preuves dans les meurtres dont on l'a accusée. Soudoplatov a désigné par leurs noms les assassins de Rudolf Klement, secrétaire de Trotsky : Korotkov et Taubman ont fait ensuite de belles carrières de bureaucrates.

Dans le sens inverse, il y a eu quelques surprises. Nous étions peu nombreux à savoir que le grand historien russe de la Révolution française Viktor Daline avait été membre de l'Opposition de gauche dont il avait en vain tenté de préserver les archives : celles du GPU ont parlé à la grande surprise de quelques messieurs ex-staliniens dans les universités françaises.

J'ai beaucoup parlé ici du GPU qui a infecté toute cette histoire du communisme et s'est finalement substitué à tout, à commencer par ce Parti bolchevique, qui avait été révolutionnaire. Pourtant ses progrès ont été plus lents que l'on ne le croit généralement. C'est ainsi que j'ai trouvé dans les archives du parti de Kharkov, des documents émanant du stalinien Postychev en 1927, notamment une lettre adressée à Staline dans laquelle il se défend avec énergie de porter la responsabilité des tentatives de violence contre Rakovsky, à laquelle s'étaient livrés des « *inconnus* » dont tout indique qu'il s'agissait de guépéoutistes : Postychev réprouvait ces « *méthodes* » et croyait que Staline les réprouvait aussi, et Staline devait en partie se cacher derrière « *des inconnus* ».

Ce sont des éléments de ce genre qui me dictent ma conclusion. Nous avons tous ensemble, historiens honnêtes de tous pays, marxistes ou non, et malgré les malhonnêtes qui sont plus nombreux encore et dont beaucoup se sont mensongèrement dits « *marxistes* », rétabli la vérité sur un certain nombre de points. Parfois pourtant cette réalité passée n'affleure que de façon imperceptible. En d'autres termes, on a balayé, il faut maintenant creuser. Et il faut creuser sans perdre de vue que ce n'est pas « *de l'art pour l'art* », que la vérité est révolutionnaire et que c'est parce qu'on est révolutionnaire que l'on cherche la vérité et qu'on trouve une bribe qui permet d'attraper la corde, de tirer dessus et ainsi d'avancer dans la compréhension de ce monde en marche, qui est nécessaire à sa transformation.

Le 20 juillet 2000

Ton vieux Pierre.